

Le Sentier

UN VOYAGE DANS LE TEMPS

Nul besoin d'une machine à remonter le temps pour se retrouver à Paris au début du XIX^e siècle. Pour cela, il faut, de préférence, s'établir dans un quartier chargé d'histoire. Puis, comme l'ont fait Philippe et Jacqueline Irrmann, bannir de son intérieur à peu près toute trace de modernité afin d'aborder aux rives du passé et vivre, à la lueur des flambeaux et des feux de cheminée, comme en 1820...

Ils choisissent le Sentier, ancien Faubourg Saint-Sauveur, du nom de la chapelle où saint Louis faisait étape sur la route de Saint-Denis. Au XVII^e siècle, le quartier est loti par des hôtels particuliers à l'emplacement de l'ancienne enceinte de l'époque Charles V qui courait de la porte Saint-Denis à l'actuelle place des Victoires. En perpétuelle mutation, le Sentier évoque aussi bien la cour des Miracles que la troupe de l'hôtel de Bourgogne, laquelle a assuré tous les succès de Corneille et de Racine. Philippe et Jacqueline ont d'illustres voisins. Corneille, justement, habite avec son frère, femmes et enfants deux étages dans la rue de Cléry. Jeanne Poisson, future marquise de Pompadour, y voit le jour. Il y a aussi Madame Vigée-Lebrun, portraitiste favorite de la reine Marie-Antoinette. Elle donne des fêtes merveilleuses comme ce dîner à la grecque qui restera dans les annales : tous les invités, habillés à l'antique, à demi couchés, boivent des vins de Chypre au son des lyres.





On découvre un appartement parisien tel qu'il aurait été au tout début du XIX^e siècle, un peu comme si un gentilhomme de province était venu s'installer à Paris après la Révolution. Aucun accommodement dans cette reconstitution minutieuse qui va jusqu'à se passer de chauffage central et d'éclairage électrique. À travers la porte entrebâillée du petit salon, décorée par Stéphanie de Ricou, on aperçoit l'antichambre. À l'époque, pas de salle à manger, on dresse une table selon les occasions. À la fin du XVIII^e, par soucis d'économie, on remplace le blanc et or par des couleurs souvent très sophistiquées. De chaque côté de la cheminée deux fauteuils des plats XVIII^e de Gourdin. La table, entourée de chaises paillées d'époque Louis XVI, se trouve sur un tapis persan Mahal Ziegler du XIX^e. Aux murs des gravures gouachées et un portrait de Bouchardon peint par Catherine Luzurier, table volante XVIII^e.



Les papiers peints étaient très en vogue en 1820. Dans le petit salon, pas moins de trois modèles différents – soubassements, murs, corniches – en plus de la frise. Devant le canapé Empire laqué, une table d'appoint Restauration sur laquelle est posé un plateau en tôle peinte, par terre un tapis raz d'Aubusson Empire, au fond une armoire de la même époque en acajou et bronze dorés, une bergère d'époque Louis XVI, et un cartel en tôle peinte fin XVIII^e.

Passer directement du XXI^e siècle
aux années 1820 en grimpant quelques
étages d'un immeuble parisien est une
expérience peu commune.

Pour ces deux passionnés du XVIII^e siècle, le quartier est une perfection. Plutôt que de tenter une restauration, ils trouvent dans un immeuble, un plateau de 130 m², tout nu. Pour parvenir à leurs fins, ils cherchent un guide. Ce sera Michel Pinel, décorateur et architecte, amoureux de l'époque lui aussi.

Pour le succès de l'entreprise, il fallait que tout soit juste, jusqu'à la hauteur sous plafond. Les normes internationales – 2 m 50 – ne conviennent pas. Au XVIII^e siècle, c'était soit très haut, soit très bas, selon que l'on se trouve à l'étage noble ou pas. Puisqu'ils sont au dernier étage, ils se décident pour une hauteur d'entresol qui correspond à une certaine simplicité. Ils font donc rehausser le sol pour atteindre 2 m 40. Dix centimètres qui font toute la différence quant aux futures proportions des pièces. Le sol est recouvert de tommettes montées sans mortier, car le parquet Versailles ou même le parquet à chevrons que l'on trouvait dans les appartements parisiens aurait contrevenu au principe de la bien-séance. Cette règle voulait, en effet, qu'il y eût un équilibre entre le lieu et son décor. Un meuble royal dans un intérieur même très riche, par exemple, provoque une dissonance. On doit faire en sorte que tous les éléments – architecture extérieure, intérieure et meubles – se correspondent afin d'atteindre l'harmonie recherchée.

C'est alors que le pur XVIII^e siècle, cher au cœur des propriétaires, pose problème. D'abord, parce qu'il faut créer une cuisine. À l'époque des Lumières, dans ce type d'immeuble, la cuisine se trouvait dans l'appartement principal, au rez-de-chaussée, voire dans la cave. Dans les étages se trouvaient d'autres cuisines, communes à plusieurs familles. La nourriture était souvent achetée à l'extérieur. Ensuite, parce dans un appartement comme celui-ci, il n'y aurait pas eu de véritable salle de bain, comme à l'étage noble, mais plutôt une athénienne avec une cuvette et une baignoire en cuivre au centre d'une pièce. On se baignait certes, mais l'exercice pouvait avoir lieu dans la chambre ou la cuisine. Quant au « lieu à l'anglaise » – détail piquant – la question ne se posait pas puisque déjà, aux alentours de 1750, la plupart des appartements en possédaient un ! Au XVIII^e, les boiseries auraient été plus riches, plus somptueuses, sans mesure avec l'effet recherché ici. Philippe et Jacqueline choisissent donc une période de transition, le début du XIX^e siècle.







Les repas plus intimes ont lieu dans la cuisine qui se tient entre l'antichambre et un petit dégagement qui mène à la chambre à coucher, séparant ainsi la partie privée de celle de réception. Comme partout dans l'appartement, on trouve des carreaux de terre cuite comme à l'époque où l'on montait souvent les cloisons après avoir terminé les sols. La cheminée a un potager à deux feux pour cuisiner les plats mijotés sur la braise. Philippe Irrmann collectionne les ustensiles de cuisine XVIII^e, dont il se sert tous les jours.





Les volumes y sont plus petits et bien dissociés. Les artisans, formés au XVIII^e siècle, travaillent avec la même remarquable technique, mais en plus simple, car l'argent manque à Paris. Le mobilier est élégant et sobre. La couleur remplace, par souci d'économie, le blanc et or. L'influence égyptienne ou étrusque apparaît à la fin du XVIII^e siècle, avec des mélanges extrêmement sophistiqués qui permettent à Michel Pinel – en plus des indispensables tons de gris – des associations évoquant celles de la Malmaison, où la maîtresse du lieu était, ne l'oublions pas, une femme du XVIII^e. On assiste à cette époque à un véritable engouement pour le papier peint. On en a vu des pièces entièrement tapissées y compris le miroir dont la glace était figurée par un papier peint gris ! En 1820, dans la cuisine, une cheminée et un potager à sa hauteur n'ont rien d'aberrant tandis qu'au XVIII^e siècle, les cheminées étaient au sol.

Recréer l'intérieur d'un nobliau de province qui se réinstalle à Paris, autour de quelques beaux vestiges, après avoir été un peu maltraité par la Révolution, est l'idée qui s'impose au trio. Parmi une association de meubles et d'objets de l'époque, d'autres de famille et certains même un peu démodés, lesquels auraient terminé leur vie, comme la chaise Louis XIII, dans la cuisine, on découvre une exceptionnelle collection d'ustensiles XVIII^e siècle dénichés dans toute la France. Philippe les utilise tous les jours, fait son vinaigre, son beurre en baratte, monte ses œufs à la main comme les pâtisseries d'autrefois et cuisine à l'âtre pour ses amis. Pour que le couple réussisse son voyage dans le temps, rien n'est sacrifié au confort. Pas de chauffage, hormis les cheminées qui, grâce à leurs fontes, donnent une réverbération magnifique. Les soirs d'hiver, les volets intérieurs évitent d'avoir à ouvrir les fenêtres. Les rideaux ne sont plus un simple élément de décoration. En bloquant le froid, ils font augmenter la température à l'intérieur. Il arrive malgré tout qu'elle ne dépasse pas 13 °C. On comprend soudain, l'utilité et le charme calfeutré des alcôves ! En l'absence d'électricité, bougies et lampes à pétrole jettent de grandes ombres flottantes dans les pièces.

Passer directement du XXI^e siècle aux années 1820 en grim-pant quelques étages d'un immeuble parisien est une expérience peu commune. Les soirs de dîners, face à la table dressée dans l'antichambre, à la vaisselle, aux bougeoirs d'époque et aux flam-bées, on reste stupéfait tant ce rêve est accompli avec raffinement et minutie. Un rendez-vous avec le passé, décliné au présent. ☞



Ci-contre et ci-dessus : Une concession au confort d'aujourd'hui, la salle de bains dont les murs sont ornés d'une frise en papier peint. Sur les murs, un papier peint de Mauny au dessin xviii^e, mais dans les coloris à la mode de 1820. Double page précédente : Dans le petit dégagement entre la cuisine et la chambre, une armoire d'Île de France. Les volets intérieurs et les rideaux ont une réelle utilité pour augmenter la température des pièces, comme ces rideaux en taffetas doublé dans l'alcôve.